

## Séance 10 . des réécritures modernes du mythe d'Antigone

*Créon vient d'apprendre qu'Antigone a tenté d'enterrer son frère malgré l'interdiction. Il décide de lui laisser une deuxième chance, mais elle la refuse. Créon lui apprend alors la véritable identité de ce frère pour lequel elle est prête à mourir ; Antigone a l'air convaincue de renoncer à son entreprise.*

**ANTIGONE** : Pourquoi m'avez-vous raconté cela ?

*Créon se lève, remet sa veste.*

**CRÉON** : Valait-il mieux te laisser mourir dans cette pauvre histoire ?

**ANTIGONE** : Peut-être. Moi, je croyais.

*Il y a un silence encore. Créon s'approche d'elle.*

**CRÉON** : Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

**ANTIGONE, se lève comme une somnambule** : Je vais remonter dans ma chambre.

**CRÉON** : Ne reste pas trop seule. Va voir Hémon, ce matin. Marie-toi vite.

**ANTIGONE, dans un souffle** : Oui.

**CRÉON** : Tu as toute ta vie devant toi. Notre discussion était bien oiseuse, je t'assure. Tu as ce trésor, toi, encore.

**ANTIGONE** : Oui.

**CRÉON** : Rien d'autre ne compte. Et tu allais le gaspiller ! Je te comprends, j'aurais fait comme toi à vingt ans. C'est pour cela que je buvais tes paroles. J'écoutais du fond du temps un petit Créon maigre et pâle comme toi et qui ne pensait qu'à tout donner lui-aussi... Marie-toi vite, Antigone, sois heureuse. La vie n'est pas ce que tu crois. C'est une eau que les jeunes gens laissent couler sans le savoir, entre leurs doigts ouverts. Ferme tes mains, ferme tes mains, vite. Retiens-la. Tu verras, cela deviendra une petite chose dure et simple qu'on grignote, assis au soleil. Ils te diront tout le contraire parce qu'ils ont besoin de ta force et de ton élan. Ne les écoute pas. Ne m'écoute pas quand je ferai mon prochain discours devant le tombeau d'Étéocle. Ce ne sera pas vrai. Rien n'est vrai que ce qu'on ne dit pas... Tu l'apprendras, toi aussi, trop tard, la vie c'est un livre qu'on aime, c'est un enfant qui joue à vos pieds, un outil qu'on tient bien dans sa main, un banc pour se reposer le soir devant sa maison. Tu vas me mépriser encore, mais de découvrir cela, tu verras, c'est la consolation dérisoire de vieillir ; la vie, ce n'est peut-être tout de même que le bonheur.

**ANTIGONE, murmure, le regard perdu** : Le bonheur...

**CRÉON, a un peu honte soudain** : Un pauvre mot, hein ?

**ANTIGONE, doucement** : Quel sera-t-il, mon bonheur ? Quelle femme heureuse deviendra-t-elle, la petite Antigone ? Quelles pauvretés faudra-t-il qu'elle fasse elle aussi, jour par jour, pour arracher avec ses dents son petit lambeau de bonheur ? Dites, à qui devra-t-elle mentir, à qui sourire, à qui se vendre ? Qui devra-t-elle laisser mourir en détournant le regard ?

**CRÉON, hausse les épaules** : Tu es folle, tais-toi.

**ANTIGONE** : Non, je ne me tairai pas ! Je veux savoir comment je m'y prendrais, moi aussi, pour être heureuse. Tout de suite, puisque c'est tout de suite qu'il faut choisir. Vous dites que c'est si beau, la vie. Je veux savoir comment je m'y prendrai pour vivre.

**CRÉON** : Tu aimes Hémon ?

**ANTIGONE** : Oui, j'aime Hémon. J'aime un Hémon dur et jeune ; un Hémon exigeant et fidèle, comme moi. Mais si votre vie, votre bonheur doivent passer sur lui avec leur usure, si Hémon ne doit plus pâlir quand je pâlis, s'il ne doit plus me croire morte quand je suis en retard de cinq minutes, s'il ne doit plus se sentir seul au monde et me détester quand je ris sans qu'il sache pourquoi, s'il doit devenir près de moi le monsieur Hémon, s'il doit apprendre à dire « oui », lui aussi, alors je n'aime plus Hémon !

**CRÉON** : Tu ne sais plus ce que tu dis. Tais-toi.

**ANTIGONE** : Si, je sais ce que je dis, mais c'est vous qui ne m'entendez plus. Je vous parle de trop loin maintenant, d'un royaume où vous ne pouvez plus entrer avec vos rides, votre sagesse, votre ventre. *(Elle rit.)* Ah ! je ris, Créon, je ris parce que je te vois à quinze ans, tout d'un coup ! C'est le même air d'impuissance et de croire qu'on peut tout. La vie t'a seulement ajouté ces petits plis sur le visage et cette graisse autour de toi.

**CRÉON, la secoue** : Te tairas-tu, enfin ?

**ANTIGONE** : Pourquoi veux-tu me faire taire ? Parce que tu sais que j'ai raison ? Tu crois que je ne lis pas dans tes yeux que tu le sais ? Tu sais que j'ai raison, mais tu ne l'avoueras jamais parce que tu es en train de défendre ton bonheur en ce moment comme un os.

**CRÉON** : Le tien et le mien, oui, imbécile !

**ANTIGONE** : Vous me dégoutez tous, avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. On dirait des chiens qui lèchent tout ce qu'ils trouvent. Et cette petite chance pour tous les jours, si on n'est pas trop exigeant. Moi, je veux tout, tout de suite, - et que ce soit entier - ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et me contenter d'un petit morceau si j'ai été bien sage. Je veux être sûre de tout aujourd'hui et que cela soit aussi beau que quand j'étais petite - ou mourir.

Extraits de *Le Quatrième Mur*, Sorj Chalandon, 2013 (roman qui a eu le prix Goncourt des lycéens.)

*Le Quatrième mur* embarque le lecteur au cœur du conflit du Liban en 1982/83. En 1974, à Paris, Georges, un étudiant en histoire militant activiste pro-palestinien casseur de facho et fêru de théâtre, fait la connaissance d'un grec juif, Sam, ils se prennent d'amitié malgré leurs différences. Sam a un rêve : monter la pièce *Antigone* d'Anouilh sur la ligne verte qui sépare Beyrouth, avec des acteurs de toutes les nationalités et religions du conflit israélo palestinien. Malade, il demande à Georges de le faire...

Depuis toujours, Sam voulait monter la pièce noire d'Anouilh dans une zone de guerre. Offrir un rôle à chacun des belligérants. Faire la paix entre cour et jardin. D'abord, il avait pensé à la Grèce apaisée. Mélanger d'anciens opprimés et anciens oppresseurs pour une représentation unique, au théâtre de Dionysos, sur les pentes de l'Acropole. Il avait imaginé le public sous une lune d'été, assis entre l'herbe et les pierres anciennes. « Pourquoi *Antigone* ? », avait demandé le journaliste de *Libération*. « Parce qu'il y est question de terre et de fierté », lui a répondu Samuel Akounis. Il avait trouvé son Antigone, une actrice grecque passée par la prison. Et aussi le personnage de « La Nourrice », mère d'un militant disparu. Mais ses camarades trouvaient l'idée détestable.

- Tu mélanges victimes et bourreaux, avait accusé un communiste.

Il a aussi tout fait pour convaincre un officier en retraite, une amicale de policiers. Ils avaient bien des enfants qui faisaient du théâtre ? Des parents ? Des amis, peut-être ? Il a vainement passé des annonces dans les journaux, recevant même des menaces de mort. C'était en janvier 1976, Sam a renoncé. Et il a vivoté, louant son « Petit Diomedes » à des chansonniers tristes.

Un soir, il est venu me voir, bouleversé, respirant avec peine. Des chrétiens libanais avaient attaqué le bidonville palestinien de la Quarantaine, à Beyrouth. Trente mille miséreux entassés dans des baraques recouvertes de tôles. Après le bombardement du quartier, les miliciens avaient fait le tri, brisant les cohortes de drapeaux blancs. Les femmes et les enfants à gauche, les hommes en âge de porter des armes à droite. Des centaines de morts. Puis le quartier avait été dynamité pour que personne ne respire plus et que rien ne repousse. Et voilà que deux jours plus tard, des Palestiniens, des Libanais et des miliciens étrangers étaient entrés dans Damour, un bourg chrétien au sud de Beyrouth. Enfants, femmes, hommes. Les vivants assassinés, les morts profanés dans leurs tombes. Le supplice d'une ville pour le martyre d'un quartier.

Je me souviens du visage de Sam. Il était effondré, douloureux et fébrile à la fois. Je l'ai senti, je l'ai su. Il venait de trouver les tréteaux d'Antigone. Il a eu la fièvre pendant des mois. Il cherchait ses acteurs. Il a contacté l'ambassade de France, le consulat, le centre culturel, l'Association française d'Action artistique, des amicales, des clubs des deux côtés de la ligne de front. Les musulmans, d'abord. Une troupe de jeunes sunnites à Hamra. Puis un groupe de chiïtes du théâtre Ta'zieh, qui n'avaient que la mort du prophète Hussein pour répertoire. Sam a aussi découvert une compagnie palestinienne, à Chatila, qui jouait un poème de Mahmoud Darwich à l'infini. Avec la patience et le temps, il a débusqué deux associations de spectacles druzes dans la montagne. Puis des acteurs chrétiens, à Achrafieh et Deir-al-Qamar.

A tous, il a juste dit qu'il était grec, metteur en scène, et qu'il souhaitait monter *Antigone* au Liban. Chaque communauté a cru qu'elle était la seule sollicitée. Sam ne pouvait expliquer son projet par lettre. Il attendait d'être en face à face pour raconter. Sur les conseils de l'ambassade de Grèce, il avait aussi prévenu le ministère français de la Culture, les autorités religieuses. Et informé le gouvernement libanais.

A chaque courrier, toujours le même, il avait joint la cession des droits d'auteur, la convention de représentation ainsi qu'une recommandation, signée par plusieurs directeurs de théâtre. Et aussi, surtout, quelques mots bienveillants signés de Jean Anouilh.

Pendant des jours, Sam a attendu. Puis des semaines. Au bout de quatre mois, les chrétiens ont répondu. Puis les chiïtes, trois frères. La réponse des Druzes est arrivée en juillet 1976. Et celle des sunnites en novembre.

Tous acceptaient de recevoir le Grec.

Ils voulaient savoir ce que cet homme attendait d'eux.

*Samuel tombe alors gravement malade ; son Antigone paraît alors bien compromise...*

Je suis revenu deux jours plus tard. Sam était réveillé, la nuque calée par deux oreillers, dans un local. Il m'attendait.

- Antigone va être jouée à Beyrouth.

J'ai hoché la tête. Je le savais. Sam avait trouvé ses acteurs, et même quelques doublures. Ils n'avaient pas encore répété mais tous s'étaient rencontrés une première fois, dans un local appartenant à l'ambassade de Grèce.

Antigone était palestinienne et sunnite. Hémon, son fiancé, un Druze du Chouf. Créon, roi de Thèbes et père d'Hémon, un maronite de Gemmayzé. Les trois chiïtes avaient d'abord refusé de jouer les "Gardes", personnages qu'ils trouvaient insignifiants. Une vieille chiïte avait aussi été choisie pour la reine Eurydice, femme de Créon; "La Nourrice" était une Chaldéenne et Ismène, sœur d'Antigone, catholique arménienne.

Le casting avait duré deux ans. Tous ces jeunes avaient fait un peu de théâtre, sauf Eurydice, qui n'aurait qu'à tricoter pour les pauvres de Thèbes. Sam s'était d'abord présenté comme Grec. Lui serait « Le Chœur », voix essentielle dans le théâtre antique. Puis il s'est avoué juif. Alors il a fallu remplacer les chiïtes par trois autres. Et aussi le catholique, qui n'avait pas supporté cette révélation.

- Tu vas monter Antigone, Georges.

Je me suis rapproché.

- Pardon ?

- Non. C'est moi qui te demande pardon. Je n'ai plus ni le temps ni la force.

Il a fermé les yeux. Il était comme un très vieil homme.

- Le plus dur est fait. Tes personnages sont prêts. Ils t'attendent.

Mes personnages ?

Cette fois, c'est moi qui manquais d'air. Il chuchotait à peine. Sa voix sonnait le métal. Il expliquait que chaque acteur avait appris son texte, et qu'il suffisait de quelques répétitions. Il n'y aurait qu'une seule représentation, en octobre. Il faudrait une salle neutre, ni dans l'ouest de Beyrouth, ni dans l'est. Sur la ligne de démarcation. Une ancienne école, un entrepôt, n'importe quoi. Il voulait un lieu qui parle de guerre, labouré de balles et d'éclats. Quatre murs ou seulement trois. Pas de toit, peu lui importait. Il avait visité un cinéma délabré qui lui plaisait. Il imaginait les communautés entrer dans ce théâtre d'ombres par les deux côtés du front. Il les voyait avec des chaises pliantes, des coussins, des bouteilles d'eau, des pistaches. Tous ensemble, rassemblés. Deux heures d'une soirée d'automne. Avec les combattants, crosse en l'air le temps d'un acte.

- Tu vois, m'a demandé Sam

Non. Mais lui voyait. Il m'a décrit la scène de gravats, les trois portes peintes sur un mur grêlé. Le visage des spectateurs. Le cercle de lumière blanche. Ses acteurs. Il est entré sur scène.

- Voilà. Ces personnages vont vous jouer l'histoire d'Antigone. Antigone, c'est la petite maigre qui est assise là-bas, et qui ne dit rien...

Il a levé le bras avec peine, désignant du doigt un coin de la pièce.

- Tu les vois, Georges ?

Il avait ouvert les yeux. Son regard revenait de la mort.

- Tu les vois, maintenant ?

- Oui, j'ai dit.

Je voyais Samuel Akounis qui luttait pour la vie. Bras percés de tuyaux, peau couvertes d'ecchymoses brunes. Il a fermé ses paupières une fois encore, laissant une larme s'échapper vers la tempe (...) Samuel Akounis luttait pour la vie d'Antigone. Il combattait couché, rassemblant ce qui lui restait de courage. (...)

- Dis oui, Georges.

- Oui.

*Georges doit expliquer à sa femme, Aurore, qu'il a choisi de tenir la promesse faite à Samuel. Elle vient d'accoucher de leur première petite fille.*

Aurore avait couché Louise. Elle avait peur pour elle, elle avait peur pour noter enfant. Elle parlait. Cette fois, il ne s'agissait pas de réciter trois répliques de théâtre dans une Maison des Jeunes, mais de s'élever contre une guerre générale. C'était sublime. C'était impensable, impossible, grotesque. Aller dans un pays de mort avec un nez de clown, rassembler dix peuples sans savoir qui est qui. Retrancher un soldat dans chaque camp pour jouer à la paix. Faire monter cette armée sur scène. La diriger comme on mène un ballet. Demander à Créon, acteur chrétien, de condamner à mort Antigone, actrice palestinienne. Proposer à un chiïte d'être le page d'un maronite. Tout cela n'avait aucun sens. Je lui ai dit qu'elle avait raison. Ses remarques étaient justes. La guerre était folie ? Sam disait que la paix devait m'être aussi. Il fallait justement proposer l'inconcevable. Monter Antigone sur une ligne de feu allait prendre les combats de court. Ce serait tellement beau que les fusils se baisseraient.

- Pour une heure, a ricané Aurore.

Elle était assise. Je me suis accroupi entre ses genoux.

- Une heure de paix ? Et tu voudrais que nous rations ça ?